

PAUL AUDI, TROUBLANTE IDENTITÉ

Par Michel Payen



*Le problème c'est qu'on sache ce qui est inscrit sur mes papiers d'identité. Quelque chose fait que je ne le supporte pas.*¹

Paul Audi exècre son identité libanaise ! Entre deux allégories, la première précédée par un prologue et la seconde suivie d'un épilogue, huit chapitres vont explorer dans tous les sens cette haine, d'abord à l'endroit de cette identité particulière, puis, au fil des pages, envers toute identité en raison du risque de la réduction et de l'enfermement qu'elle constitue. Le prologue débute par les phrases citées ci-dessus, explicitées par la sourde angoisse du « flicage » : « L'enfer social n'est-il pas pavé des meilleures intentions identificatrices ? »² Ouvert par le mot « problème », ce prologue s'achève sur l'étymologie du mot, du grec *problêma* : ce que l'on projette devant soi et qui fait obstacle. Ainsi, avoir un problème avec soi-même est-il ce qui génère tous les questionnements du livre !

1 Paul Audi, *Troublante identité*, Stock, septembre 2022, p. 9.

2 Ibid.

La première allégorie repose sur le récit d'une longue scène du film de Mickael Mann, *Ali*, au cours de laquelle, la caméra suit, en surplomb, Muhammad Ali (ex Cassius Clay) en train de faire son jogging dans les rues de Kinshasa, en 1974, dans l'ex Zaïre, à la veille de son combat contre Georges Foreman. D'abord entouré par la foule et les médias, le boxeur peu à peu allège son cortège en s'enfonçant dans les ruelles où les véhicules de presse ne peuvent le suivre et où seuls restent les enfants qui continuent à crier autour de lui : « Tue-le, Ali, tue-le ! ». Et cette exhortation à la victoire, également peinte en un dessin naïf sur un mur délabré, qui, au début de la scène, ne signifie que la reconnaissance de son statut de champion noir américain, devient, alors, une assignation identitaire : « Ali est devenu l'enfant du pays, l'espoir de tout un peuple, le porte-drapeau du continent africain, celui, même, de la "race noire" tout entière »³. Lorsque ses amis le rejoignent en voiture et lui demandent : « Muhammad où étais-tu ? », la réponse se lit dans son regard :

Je suis là où le devenir me ramène vers moi : non pas vers celui que j'étais depuis ma naissance, et en vertu de ma naissance, mais vers cet autre-en-soi que j'étais aussi peut-être, sans que je le sache, car c'est grâce à lui que je renaiss à présent [...]»⁴

Pour Paul Audi, cette histoire a une morale. On ne choisit pas son identité : « [...] c'est l'identité qui toujours vous désigne [...]. Et cette désignation, qui laisse très vite sa place à une assignation, se produit quand vous vous y attendez le moins ! »⁵ Ce traumatisme identitaire pourrait n'être qu'un problème personnel (pas de quoi « en faire tout un plat »⁶) mais, désormais sexagénaire, Paul Audi ne peut plus ne pas s'interroger sur les raisons de la persistance de ce rejet.

3 Ibid., p. 17.

4 Ibid., p. 21.

5 Ibid., p. 22.

6 Ibid., p. 23.

Les deux premiers chapitres, intitulés, « Baptême » puis « Retour », disent, l'un la nécessité de fuir une guerre civile et l'accueil de la France suivi de l'obtention rapide de la nationalité française derrière laquelle tenter de masquer l'origine libanaise ; et, le suivant, comme une fatalité, un mariage avec une libanaise qui dut revenir au Liban (ce pays qui « s'est suicidé »⁷) pour reprendre les affaires de son père décédé brutalement. Alors se trouve ravivé l'inconfort, vécu jusqu'au malaise, de l'écartèlement identitaire.

S'il exècre sa naissance en terre libanaise, Paul Audi l'explique dans le troisième chapitre, intitulé « Chimère », par ce qu'il faut comprendre de ce qu'est le Liban. Ce pays, créé de toute pièce par les occidentaux et donné, sans aspiration à être une nation et sans coup férir, à une population gâtée, s'est tourné vers l'identité religieuse pour exister en tant que peuple. Rien de pire que ce facteur diviseur et ravageur ! :

[...] qu'il le veuille ou non, qu'il le sache ou pas, il n'est pas un seul Libanais qui ne se trouve exposé au tragique de voir sa liberté sacrifiée par les Libanais dans leur ensemble sur l'autel d'une foi jurée en une chimère assassine. [...] Autrement dit, quand l'Etat libanais s'adresse aux citoyens, il ne s'adresse pas à leur liberté, mais uniquement à ce qui les rattache à ce qu'ils ont (une religion) mais ne sont pas. Sans cette violence originare, l'Etat libanais n'existerait pas⁸.

Quant à la « chimère » évoquée tantôt, elle désigne très exactement – on l'aura compris – l'équation fondatrice, mensongère et erronée, politiquement aberrante et historiquement fallacieuse, qui aura présidé à la création, au milieu du XX^e siècle, de la République libanaise⁹.

7 Ibid., p. 67.

8 Ibid., pp. 104-105.

9 Ibid., p. 109.

Cette « république » n'en a que le nom. Imposée par les Occidentaux à des populations façonnées à la soumission depuis des siècles sous le joug ottoman, jamais, en son sein, l'intérêt général ne triomphe des intérêts partisans. Le clientélisme (un « féodal-clientélisme ») reste de mise en toute contradiction avec la notion de république. D'où un conflit sans fin d'intérêts divergents. Dès lors comment s'étonner que cycliquement la violence explose et que la loi du plus fort cherche à s'établir. « Tous les trente ans Le Liban accomplit son infanticide rituel, espérant ainsi se réconcilier sur le dos de la victime et trouver l'unité. »¹⁰ D'où un état de guerre civile qui ne cessera jamais, d'autant que, n'ayant cure de l'intérêt public, les politiciens ne sont que des affairistes et les prétextes de la violence qui se déchaîne, pour idéologiques qu'ils se présentent, ne sont que d'ordre lucratif. Et tout le monde se plie à ces faux-semblants. Ceux qui naïvement disent tout haut que le roi est nu le paient très cher.

Alors, oui, il y a de quoi être honteux d'être identifié à tout cela ! Mais il ne s'agit pas que d'une honte pour un objet externe. Il s'agit aussi d'une honte intime. C'est le sujet du quatrième chapitre, précisément intitulé « Honte ». A l'instar du personnage du roman *Extinction* de Thomas Bernhard, Franz-Josef Murau¹¹, qui exècre ses origines de riche héritier terrien autrichien, Paul Audi fait siens les propos de Murau au sujet de sa famille : « Je les déteste, je les méprise et, en même temps, j'ai conscience de mon effroyable injustice à leur égard. » Et de convoquer Henri Michaux :

Sois fidèle à ton injustice, à ton terrain d'injustice innée, et le plus d'années possible. Ne va pas, poussé par de bonnes intentions et des conseils sans profondeur, y renoncer, injustice qui t'es indispensable et t'évite de vils compromis, ainsi qu'à beaucoup il arrive, à cause d'une justice d'emprunt et de calculs où, apeurés, ils se sont soumis prématurément.

10 Ibid. p. 122.

11 Paul Audi se réfère à ce personnage dès les premiers chapitres de son livre.

*Sache n'importe où tu te trouves reconnaître ton axe. Ensuite tu aviseras*¹².

Paul Audi reconnaît, ainsi, qu'il s'est installé sur son « terrain d'injustice innée » et qu'il essaie d'y trouver son « axe ». Car s'il considère de son devoir de dire ce qui va et ce qui ne va pas, il a besoin, en même temps, de justifier ce qui pourrait passer pour de l'impudence. Certes la nécessité de s'éloigner du Liban et de ses dangers vient d'abord de sa mère ; mais cette impulsion fondatrice s'est renforcée d'une impossibilité de s'associer à quelque « nous » identitaire que ce soit :

*[...] il se trouve que j'interprète n'importe quel nous d'appartenance comme un signe de reterritorialisation, de réenracinement, d'enfermement, de captation d'héritage, de coagulation sociale, de grégarisme, de prétention axiologique, de violence actuelle ou potentielle, de réarmement métaphorique ou réel des esprits, c'est selon. Et, à travers tout cela, je sens l'incroyable fantôme de la domination [...]*¹³

Le renoncement à la liberté est une faute majeure, impardonnable. Et Paul Audi convoque autant Rousseau que Sartre sur cette question fondamentale autour de ce qui fonde l'humain de l'Homme, c'est-à-dire la liberté. Aussi est-ce là, en soi, une raison essentielle d'avoir honte d'être Libanais.

Mais cela va plus loin. Il y a cette honte endogène que le regard d'autrui suscite. Ce regard qui objective et nous réduit à ce que cet autre veut voir et non notre être dans toutes ses composantes et sa richesse vivante. Cette expérience, Paul Audi la fit lors de sa première scolarisation en France. C'était en Normandie où, présenté maladroitement par l'un de ses professeurs aux autres élèves, il ressentit immédiatement tous les regards l'assimiler à l'immigré

12 Henri Michaux, *Poteaux d'angle*.

13 Paul Audi, *op. cit.*, p. 133.

maghrébin, « l'arabe », avec toutes les connotations négatives impliquées, et dans l'impossibilité de s'en défendre face à l'abîme de déficit culturel qui le séparait des autres élèves. « La honte je l'éprouve donc sous le regard vague, mais humiliant, des non-Libanais : honte de devoir être réduit à ce que les non-Libanais ne sont « heureusement » pas.¹⁴ »

Par bonheur, peu de temps après, sa famille déménagea à Paris où des gens un peu plus au fait de l'histoire et de la géographie l'arrachèrent à cette confusion qui reste, néanmoins, toujours, l'arrière-plan de sa crainte d'être mêlé, malgré lui, à tout ce qui évoque le colonialisme, l'immigration depuis l'Afrique du Nord, la guerre d'Algérie, etc. Ainsi, dès le départ il y a la honte et la peur qu'elle se voie, et la peur qu'on voie cette peur : « Angoisse d'être à tout jamais celui qui porte sur son front une tache de naissance. La tâche de sa naissance.¹⁵ »

La conséquence en est une totale intégration à la France, à sa culture, à ses valeurs, à son histoire et au présent qui en est issu. C'est l'objet du cinquième chapitre intitulé « Affiliation ». Toute revendication identitaire péremptoire et exclusive est une mystification, car une identité « est un mixte, un subtil mélange de projections imaginaires et de repères symboliques : un complexe d'images inconscientes [...] ; quoi qu'on fasse, quoi qu'on pense, une identité ça ne se dresse et ça ne dure que le temps que s'endure le processus interminable, indéfiniment phantasmatique, de l'identification — comme le dit quelque part Derrida — selon une endurance à laquelle il peut être donné le nom de condition humaine.¹⁶ »

Mais la certitude du bien-fondé de cette déclaration ne suffit pas à aplanir ce point d'achoppement sur lequel Paul Audi bute psycho-

14 Ibid. p. 146.

15 Ibid. p. 158.

16 Ibid. pp. 160-161.

logiquement. Toute revendication identitaire fait, en effet, se lever à l'horizon un triple malheur éthique, moral et politique :

Éthique, parce que je n'arrive jamais à coïncider avec moi-même ; moral, parce que je refuse toujours d'être défini par un autre ; politique, pour avoir éprouvé jusque dans ma chair à quel point, comme le dit quelque part Michel Henry¹⁷, " le destin de l'individu n'est pas celui du monde."¹⁸ "

A quoi s'ajoute un malheur encore plus grand avec la dépréciation de la valeur de l'Universel que cultive notre époque et dont la conséquence est le repli identitaire vers lequel l'humanité semble vouloir aller, mais qui, chez Paul Audi, « rouvre le dossier de l'identité personnelle ». Et cela le conduit à analyser la notion d'identité autant en ce qui la compose que dans le récit qui l'accompagne, narration non rationnelle mais émotionnelle, esthétique au sens du partage communautaire (aisthêsis, la sensation que l'on partage).

Puis, Paul Audi interroge l'émergence identitaire, l'identité étant ce qui vous désigne, mais aussi ce qui vous est signifié par un autre. Le processus d'identification se réalise toujours en se produisant dans le registre de l'imaginaire et en se produisant dans le registre du symbolique, l'un « par le truchement d'une projection de soi dans une figure en miroir où le moi se reconnaît comme faisant partie d'un tout » ; l'autre « par la mise en relief d'entités signifiantes qui reflètent une histoire en laquelle le sujet inscrit la sienne propre.¹⁹ »

Imaginaire et symbolique sont toujours tressés dans la réalité d'une personne ou d'une collectivité. Toutes les identités « se définissent par la projection d'un sujet (individuel ou collectif) dans une image composée de "traits particuliers" jouant le rôle d'éléments de reconnaissance, servant donc de repères symbo-

17 Michel Henry, *L'Amour les yeux fermés*, Paris, Gallimard, 1976, p. 288.

18 Paul Audi, *op. cit.*, p. 163.

19 Ibid. pp. 175-176.

liques : image qui permet au sujet en question de s'insérer dans ou de s'incorporer à un ensemble signifiant à même de l'unifier, donc de lui conférer un fondement consistant car déjà unitaire.²⁰ » Et le discours qui va avec !

En cela, l'identité relève de l'unité et non de la singularité, elle est une « représentation totalisante et unificatrice »²¹ des particularités de la personne, formant figure ; « c'est un reflet constituant qui, en plus de poser le moi devant lui-même, de le représenter, l'égalise à lui-même et avec lui-même.²² » Pour celui qui s'enferme dans une identité, le devenir n'a plus de sens, condamné qu'il est à la répétition du même. L'identité particulière devient uniformité. Il ne faut pas confondre particularité et singularité. Les éléments particuliers de notre personne ne nous singularisent pas pour autant. Ce ne sont que des différences que l'on peut partager avec d'autres.

La singularité je la conçois, quant à moi, comme une catégorie non pas descriptive mais prescriptive : comme une détermination relevant de l'éthique. C'est qu'elle résulte d'un travail de soi sur soi qui trouve dans la rencontre d'un autre-en-soi la juste mesure de son unicité incomparable, peut-être même irremplaçable.²³ »

Aussi ne naît-on pas singulier mais le devient-on et, uniquement, tant qu'on le devient.

Après toutes ces pages de minutieuses analyses de la notion d'identité, Paul Audi en vient à ce qui justifie le titre de ce cinquième chapitre, « Affiliation ». Avant même que la guerre civile ne le chasse du Liban, (outre deux séjours d'un trimestre en Normandie les années précédentes), à 10 ans, chez un ami, il découvre la France dans les films du fonds culturel français auxquels ce dernier a accès et qu'il

20 Ibid. p. 176.

21 Ibid. p. 177.

22 Ibid.

23 Ibid. p. 178.

projette chez lui. C'est ainsi qu'il développe sa « francité » au travers de ces « réalité auxquelles [il] souhaitait appartenir.²⁴ » Cet accès à une certaine culture française a cristallisé en lui, même naïvement, une affiliation esthétique (sensible, sentimentale) à la France et cela a constitué sa planche de salut.

Mais parce que le processus d'identification « encage », la honte ressurgit chaque fois qu'il se sent piégé dans l'assignation à être ceci ou cela, et impuissant à conjurer dans le regard de l'autre une réduction à sa « libanité ». Etre assimilé à une identité libanaise déclenche cette honte non seulement pour tout ce qui a été dit de l'état politique et moral du Liban, mais surtout pour la raison que tout un peuple s'est soumis à la servitude volontaire. Appuyée sur le *Discours de la servitude volontaire* de La Boétie, l'idée de la France de Paul Audi est constituée de toutes ces admirables pages de la littérature française qui édifie œuvre après œuvre « une École de la liberté plantée sur une éminence de salut.²⁵ »

C'est là, dans ce bain symbolique qu'il a plongé très tôt, et à l'école également, et qu'il a appris que le nom France était celui d'une « manière d'être [et pas n'importe laquelle], puisque c'est celle par laquelle se révèle l'essence même de l'homme. »²⁶ Et tout cela grâce à la Littérature (qu'il écrit avec un « L » majuscule) et à la philosophie auxquelles il s'est voué entièrement en y plaçant toute sa confiance pour « qu'elles résolvent pour [lui] les contradictions de la grande Histoire et celles de [sa] petite histoire.²⁷ »

Alors, quelle honte que de n'être pas reconnu d'emblée comme tel ! Et que d'aucuns le renvoient à une médiocrité qu'il rejette de tout son être ! Aussi la honte s'accompagne-t-elle de « la haine de soi ». Honte et fierté s'associent dans une dialectique par laquelle

.....
24 Ibid. p. 182.

25 Ibid. p. 193.

26 Ibid. p. 200.

27 Ibid. p. 204.

elles se renforcent l'une l'autre et donnent au regard d'autrui le pouvoir de nous ôter notre liberté en nous réduisant soit à l'objet de notre honte, soit à l'objet de notre fierté. Il faut donc que nous nous soyons résignés à n'être que tantôt l'un, tantôt l'autre.

Telle est l'indiscutable conclusion de Sartre : les fiers comme les honteux [...] sont des résignés [...] de la réduction de soi au déjà-là. Ils se sont résignés à n'être plus qu'un objet déterminé [...] ; résignés surtout à soumettre leur moi au processus de l'identification [...] ; résignés, donc, à ne se grandir ou à ne se rabaisser que sur la base de ce qu'ils ont été et non sur celle d'un éventuel devenir.²⁸

Comment ne pas se haïr de renoncer à ce qui constitue fondamentalement l'humain de l'Homme : sa liberté ? C'est ainsi que débute le sixième chapitre, « Aliénation », au cours duquel Audi interroge cette compagne de la honte, la haine de soi, en parcourant cette ligne de fracture : honte d'être Libanais versus fierté d'être Français :

Aujourd'hui, du seul fait de décrire mes inquiétudes, j'en suis arrivé à mieux comprendre en quoi ma revendication obsessionnelle de la francité peut être tout aussi problématique que la paranoïa dans laquelle me plonge une éventuelle reductio ad libanum ; je vois plus clairement qu'une fois la désignation faite, l'assignation peut être aussi désespérante que la résignation²⁹.

La haine de soi est le salaire du désespoir de ne pouvoir être ce que l'on voudrait car dans ce vain effort, apparaît ce que l'on veut cacher, à l'instar du personnage du roman de Philip Roth, (*J'ai épousé un communiste*), Eve Frame, qui veut absolument effacer sa judéité jusqu'à se montrer antisémite, mais qui ne réussit jamais à être crédible. La haine de soi, de ce qu'on ne voudrait pas être, ne fonctionne pas sans l'amour propre, la réaction idéalisante d'un ce

28 Ibid. pp. 206-207.

29 Ibid. p. 209.

qu'on voudrait être qui sauverait l'image de soi. Le désespoir se situe entre un désir de construction et un désir de destruction sans jamais parvenir à une fin : « [...] le désespoir se fonde sur cette butée sur soi qui définit selon moi, la finitude humaine.³⁰ » Et pour tenter d'en sortir, il y a ce « vouloir être autre » impossible car toujours battu en brèche par le regard d'autrui et par tout ce qu'on en a incorporé et qui construit notre surmoi.

Ainsi entre-t-on dans un processus d'aliénation dont Paul Audi démonte le piège dans une analyse appuyée sur ce qu'en dit Sartre dans *Saint-Genet, comédien et martyr*. Ce piège enferme l'individu soumis au processus d'identification en tant qu'il est déterminé par l'autre (autrui ou surmoi). Ce qu'il a intégré de la France et qui lui a fait éjecter le Liban, a pris une place considérable au point de devenir « une identité « sur mesure » prenant la valeur d'une essence [...] je me suis aliéné non pas à autrui, mais à l'objet que j'étais ou que je m'imaginai être pour autrui [...] Élever la nationalité au rang d'une nature, voilà l'enjeu que recèle le syndrome du naturalisé »³¹ :

[...] c'est adossé à un imaginaire autonomisé, hypostasié, répondant au nom de "France", que mon attitude dans la vie s'est construite et continue de se construire, et aussi que cet imaginaire s'est arrogé la fonction de définir et ma réalité et mon désir jusqu'au point de définir également, comme son ombre portée, mon identité la plus prochaine, soit le fait que je me sente si "intimement" français³².

Mais ce qui devait être une libération définitive, un détachement des attaches, a créé d'autres dépendances. Les deux derniers chapitres du livre, intitulés « Explication » et « Position », montrent, l'un « le manque d'attaches » et la nécessité de s'inventer une vie à la mesure de ces absences, et partir à la rencontre de cet autre-en-soi

30 Ibid. p. 227.

31 Ibid. p. 232, 234.

32 Ibid. p. 237.

indispensable pour dépasser la honte et le désespoir, ce qui « expliquerait » le problème ; et le chapitre suivant, le maintien d'une « position » irréaliste quant à sa vision de la France :

*Mais qui peut aimer sans prendre ses désirs pour des réalités ? Ainsi ma France se pavane-t-elle en habit haute couture ; elle arbore un habit de lumière façonné, festonné, cousu de mes mains avec le fil de mes affinités électives. France un tantinet postiche à laquelle je me sens d'autant plus appartenir qu'elle est le fruit d'une invention*³³.

Mais, de ce fait, ce n'est pas pleinement la France et si Paul Audi se sent *définitivement* et « libanais d'extraction » et « français d'affirmation », il n'est jamais *pleinement* les deux. Aussi, la position qu'il occupe par rapport à l'un et à l'autre, est toujours une position d'écart par rapport à lui-même. Et en cela, il se sent proche des juifs qui sont nécessairement dans cette position d'écart. Etre né n'est pas l'affaire. « D'autant que c'est bien ce qui est encore et toujours à faire qui confère au Juif sa judéité de façon certes définitive mais en tout état de cause jamais complète.³⁴ » Ce qui reste à faire, c'est de témoigner de la gratitude pour le don de la vie qui s'accompagne de ce qui scelle la création d'un nouvel être vivant, telle la circoncision qui en est la marque, signe de l'être-créé et non seulement né. Créature affranchie du temps linéaire pour laquelle passé et avenir ne sont pas dans le cours de l'histoire, mais transcendants à toute histoire.

Tout est dans la transmission. Le fait initial de la naissance est non originel car provenant déjà de plus loin, provenance « de génération en génération » (expression biblique) qui donne la précellence à ce qui est à venir, à ce qui n'est pas encore arrivé. L'agir est donc toujours en faveur des descendants. Le bien se mesure donc à l'infini.

33 Ibid. p. 279.

34 Ibid. p. 294.

Que l'être-déjà-donné ne soit lui-même pas encore tout à fait « être », alors qu'il est déjà sens ; qu'il ait trait non seulement au pouvoir-être mais aussi, et surtout, au devoir-être et, ainsi, au vouloir-être et au savoir-être, tel est le plan sur lequel se dresse la tentation de l'infini qui caractérise, en résumé, le judaïsme³⁵.

L'identité juive n'en est donc pas tout à fait une. L'identité relevant de l'ordre de l'être et fermée sur de l'imaginaire et du symbolique est assez étrangère à la préoccupation de l'absolu irréprésentable et indicible. La judéité est un réel : elle ne se décide pas, elle nous atteint. La naissance se décide hors du sujet, mais elle se décide pour lui, non pour son bénéfice égocentrique, mais pour qu'il se tourne vers le tout autre et qu'il sache dire : « Me voici ! ». Ce sens de l'autre est la responsabilité qui vous échoit avec la vie qui vous est donnée. C'est répondre de et à ce que je reçois et qui me lie aux autres (l'Arche d'Alliance et la transmission) et qui dicte ce que j'ai à faire, guidé par l'injonction à la justice : « Soyez justes ! »

L'acte de justice, celui de faire justice, de rendre justice, de donner droit, est en effet l'alpha et l'oméga de toute action humaine, quels qu'en soient le contenu et la fin. Si le monde a une possibilité de s'ouvrir à l'avenir, [...] s'il a une chance de témoigner de l'infini, c'est dans la mesure où il se trouve posé [...] sur une balance de justice. Ce n'est pas que l'acte (de justice) soit suspendu au monde, c'est que le monde est suspendu à lui ; d'où la valeur absolue que le judaïsme accorde à la fois à l'action juste et à la liberté³⁶.

Pour toutes ces raisons essentielles, mais aussi pour l'importance que le judaïsme accorde à la réalité charnelle qui fait sens par une culture de la proximité, ce que Lévinas nomme « visage », et par la transmission des textes (la chair et la lettre), pour tout cela, Paul Audi se sent juif de position. Non « enraciné », hypersensible à tout ce qui tente de le définir ou, pire, de le contenir, il tient par-dessus

35 Ibid. p. 297.

36 Ibid. p. 302.

tout à sa « différence » : car « c'est muni de cette "différence" que je rejoins chaque fois "les miens". »

Le livre s'achève, alors, sur une seconde allégorie et un épilogue. Cette allégorie se fonde sur la disposition que Marcel Duchamp avait imaginée pour son nouveau petit appartement en 1927. Pour le cloisonner sans occuper trop de place, il choisit d'installer deux cloisons perpendiculaires délimitant trois espaces, une chambre, une salle de bain et un atelier, mais les deux ouvertures nécessaires pour le passage d'un espace à l'autre furent placées côte à côte à angle droit afin qu'il n'y eût besoin que d'une seule porte. De sorte que soit l'on fermait la salle de bain et l'on avait un espace chambre-atelier, soit l'on fermait l'atelier et l'on avait un espace chambre-salle de bain. Paul Audi y voit une parfaite représentation de son vécu de bi-national jamais complètement ouvert, jamais complètement fermé et souvent entr'ouvert :

Mon "rapport d'identité", le conclurai-je sur cette image insolite, sur cet ingénieux schéma rotatif ? / Je crois plutôt que la seule conclusion qui vaille est de n'en rien conclure, c'est-à-dire de ne laisser aucune porte fermée, même celle qui ne se ferme jamais sans s'ouvrir en même temps... La seule conclusion souhaitable est celle qui, en assumant le trouble, donnerait toutes ses chances à ce devenir-soi qui se veut être lui-même fonction d'une rencontre avec un autre - un autre-en-soi. En tout cas, la plus juste des conclusions est celle qui saurait émettre un souhait quant à l'à-venir, en le prolongeant, si besoin est, par une promesse³⁷.

C'est à quoi s'emploie l'épilogue...

Ce livre, à partir d'une problématique personnelle, étudie en profondeur l'immense question de l'identité qui ne se résume pas à « l'identité nationale » comme on fut tenté de le faire, en France, il

.....
37 Ibid. p. 324.

y a quelques années. Cette étude est menée grâce à des analyses fouillées, appuyées sur une vaste culture littéraire (romans, poésies, chansons), philosophique et cinématographique. D'où l'intérêt que l'on prend à la découvrir, dépassant très vite le cas de l'auteur pour atteindre une problématique existentielle universelle.